

FRANCINE RUEL

Le  
promeneur  
de chèvres



## De la même auteure

### ROMANS

- Anna et l'enfant-veillard*, Libre Expression, 2019.  
*Le bonheur est passé par ici*, Libre Expression, 2018.  
*Petite mort à Venise*, Libre Expression, 2015.  
*Bonheur, es-tu là ?*, Libre Expression, 2011 ; collection « 10 sur 10 », 2014.  
*Cœur trouvé aux objets perdus*, Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2012.  
*Maudit que le bonheur coûte cher !*, Libre Expression, 2007 ; collection « 10 sur 10 », 2011.  
*Et si c'était ça, le bonheur ?*, Libre Expression, 2005 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

### RÉCIT

- Ma mère est un flamant rose*, Libre Expression, 2013.

### RECUEILS DE CHRONIQUES

- D'autres plaisirs partagés*, Libre Expression, 2003.  
*Plaisirs partagés*, Libre Expression, 2002.

### JEUNESSE

- Marion et le bout du bout du monde*, illustré de 21 œuvres de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté, Publications du Québec, 2008.  
*L'Enfant dans les arbres*, d'après l'œuvre de Marc-Aurèle Fortin, Éditeur officiel du Québec, 2002.  
*Mon père et moi*, Éditions de la courte échelle, 1992.  
*Des graffiti à suivre*, Éditions de la courte échelle, 1991.

### THÉÂTRE

- Dernier quatuor d'un homme sourd*, en collaboration avec François Cervantes, Éditions Leméac, 1989.  
*Les Trois Grâces*, Éditions Leméac, 1982.

### NOUVELLES

- « Madame Paquette, madame Tremblay », dans *Aimer, encore et toujours*, Druide, 2016.  
« *Un omicidio in la Serenissima* », dans *Crimes à la bibliothèque*, Druide, 2015.

FRANCINE RUEL

Le  
promeneur  
de chèvres

 Libre  
Expression



*Pour Patrick Leimgruber,  
mon précieux agent littéraire, ami délicieux  
et formidable promeneur de chèvres,  
qui m'a inspiré cette histoire.*

*Henri Esquerre,  
tendrement nommé Henriquet,  
Brigitte Marie Péré Laperne,  
affectueusement appelée Maryse,  
merci d'être dans ma vie  
et de m'avoir inspiré les personnages  
du berger et de sa douce.*



« Pour aller loin : ne jamais demander  
son chemin à qui ne sait pas s'égarer. »

ROLAND GIGUÈRE, *Forêt vierge folle*

« Faire de l'interruption un nouveau chemin,  
faire de la chute un pas de danse,  
faire de la peur un escalier,  
du rêve, un pont,  
de la recherche...  
une rencontre. »

FERNANDO SABINO, *O encontro marcado*  
(« Le rendez-vous convenu »)

## PROLOGUE

### HIVER

Les deux hommes sont penchés sur l'appareil argenté, très concentrés. Leurs fronts sont de véritables paysages plissés de rides, leurs sourcils sont froncés et leurs yeux, inquiets. Le moment est grave. Puis leurs regards se croisent une fraction de seconde, envahis d'espoir. Le vieux appuie sur la poignée avec toute la délicatesse dont il est capable. Sa mâchoire est tendue. Long moment où les respirations sont asthmatiques. Le temps s'éternise.

Et puis la chose s'extirpe de l'objet. Surpris par la force du projectile, d'instinct, les deux hommes éloignent leur visage de la table, où trône un grille-pain qui a connu de meilleurs jours. La tranche de pain vole, on dirait *Soyouz* propulsée, sans pilote à son bord, vers une hauteur jamais soupçonnée. Elle poursuit sa trajectoire jusqu'au plafond, y fait un rebond mou et finit sa chute sur la tête du jeune homme. Celui-ci attrape la tranche, la tourne dans tous les sens et, déçu, en prend une bouchée.

— Bon ! Je pensais que ça y était, résume-t-il. Au moins la tranche pas cuite a réussi à sortir du *toaster*. Un peu fort, mais...

Son grand-père se frotte la tête, à la fois dépité et vexé.

— On n'y est pas encore, déclare-t-il à son petit-fils tout en reprenant sa paire de pinces et son tournevis.

— Non, pas encore.

PREMIÈRE PARTIE

AUTOMNE



Tout le long du trajet, le vieil homme n'avait pas arrêté de pester. Contre les conducteurs trop lents, contre les fous du volant, contre les impatients. Catégorie à laquelle il était convaincu de ne pas appartenir. « Moi, je sais où je m'en vais. Ce sont les autres qui m'empêchent de m'y rendre ! »

Le voyage n'avait pas été de tout repos. Il avait les mains moites à force de serrer le volant, et son front se perlait régulièrement de sueur. Pourtant, il essayait d'obéir au code de la route. Il maintenait une vitesse réglementaire et ralentissait d'instinct devant les voitures de police garées en bordure de rue. Comme son silencieux ne l'était plus du tout, il préférait éviter une contravention.

Un conducteur obsédé par sa propre conduite irrationnelle lui avait même servi un doigt d'honneur bien senti, à travers la vitre de sa portière, accompagné d'invectives qui allaient de pair avec la gestuelle. Henri n'avait bien sûr rien entendu de ces insultes. Il n'avait vu, outre le geste grossier, qu'un homme furieux qui proférait des gros mots.

Au lieu de l'insulter, le camouflet du conducteur nerveux l'avait fait sourire. À maintes reprises, Henri avait été témoin de ces rages au volant à son intention et il en connaissait pas mal sur le sujet, ayant passé son adolescence à mémoriser un cha-pelet d'offenses des plus tordues proférées soit par son père, soit par ses oncles ou ses frères aînés lorsqu'il se trouvait dans leur voiture.

Il avait longtemps rêvé d'utiliser ces insultes à son tour lorsqu'il se retrouverait au volant de son propre véhicule. Comme il aurait aimé les envoyer promener, *se faire foutre, niquer ou mettre*, tous ces *salopards, péquenauds, dangers publics, couillons de la lune* et *connards* de ce monde. Ces *crétins, trouduc'*, *branleurs, abrutis*, sans oublier ces *enfoirés*, ces *blaireaux*, ces *triples buses*, ces *casse-couilles*, ces *têtes de nœud* ou *têtes de gland*, ou encore ces *têtes de pipe* et tous ces *pignoufs* de première !

Combien de fois ne lui avait-on pas hurlé qu'« il avait sûrement obtenu son permis de conduire dans un paquet de Bonux ! » sans qu'il réagisse pour autant ? C'est que le vieil homme n'avait finalement jamais utilisé à voix haute ces vocables irrévérencieux. Il les roulait plutôt dans sa bouche, avec un certain délice, mais ils ne franchissaient pas la barrière de ses lèvres. Trop vulgaires, trop communs, sans classe ! Toutes ces années, Henri avait conservé certaines pudeurs, et celle-ci en faisait partie.

Lorsque, au bout de l'autoroute 10, il avait franchi le pont Samuel-De Champlain, il avait été

particulièrement impressionné. Cette architecture à haubans était majestueuse, et les voies très larges, invitantes et presque dépourvues de voitures, l'étonnaient au plus haut point. Il se rappelait jadis ces longues heures stagnantes, enfermé dans l'habitacle de sa voiture, telle une tortue qui tente d'avancer mais qui se trouve coincée. C'était la première fois qu'il empruntait le nouveau pont. Il avait admiré des photos à la une des journaux lors de sa construction et avait vu des reportages à la télévision, mais rien n'équivalait à fouler son tablier.

Une fois le pont et l'émerveillement passés, ce fut une autre histoire.

Il eut l'impression de se trouver en zone de guerre. Le bataillon des cônes orange se tenait au garde-à-vous, formant des murailles infranchissables. Cet alignement militaire se retrouvait dans chaque rue, chaque avenue. Des quartiers entiers, calmes et avenants il n'y avait encore pas si longtemps, étaient désormais déguisés en champs de mines. On y trouvait des chantiers à cœur ouvert où des bombes semblaient avoir explosé et des bunkers encerclés de machines semblables à des tanks qui se relayaient sans cesse, bloquant la circulation. Dans ce capharnaüm, on apercevait également des tronçons de route éventrés, des tranchées où gisaient des canalisations éclatées en mille miettes. Au-dessus, des kilomètres de trottoirs en réfection. Partout, bruits infernaux et poussière à l'avenant. C'était véritablement le

parcours du combattant. À chaque virage, il fallait emprunter des détours. Les panneaux soit incompréhensibles, soit mal formulés, nous ramenaient souvent à notre point de départ après nous avoir imposé à répétition des rétrécissements si étroits qu'on se demandait si on n'allait pas abîmer la voiture, des déviations qui n'avaient aucune logique, des impasses inaccessibles, des sens uniques à rendre fous !

Henri était en sueur. Ce jour-là, il mettait plus de temps à retrouver son chemin dans une ville qu'il ne reconnaissait plus, se limitant désormais à faire la route entre son village des Cantons-de-l'Est et Montréal.

Mais il n'allait pas renoncer à franchir ce labyrinthe apocalyptique, malgré la fatigue et le stress. En bon soldat, il avait une mission à accomplir. Et il y arriverait, fût-ce au péril de son équilibre mental. Depuis qu'il l'avait vu à la télévision, Henri savait qu'il devait sauver le jeune homme. C'était une question de vie ou de mort. De cœur, aussi.

C'est ainsi qu'il aboutit, plusieurs heures plus tard, dans l'est de la ville. Il se gara dans une petite rue. En pleine ville, un paysage de campagne s'offrait à sa vue.

Des dizaines de tentes de toutes les couleurs s'alignaient sur le bord de l'autoroute. Tout au long de ces interminables mois de pandémie, la municipalité avait à maintes reprises forcé les sans-abri qui avaient trouvé refuge dans des terrains

vacants à démonter leurs installations. Aussitôt qu'un campement disparaissait, un autre refaisait surface ailleurs.

Le vieil homme se promena longuement à travers les habitations de fortune, abordant leurs occupants quand il le pouvait. Quelques-uns ronflaient sous la tente, emmitouflés dans des montagnes de couvertures, d'autres grillaient une cigarette, à l'extérieur, le regard perdu. Un petit groupe se tenait à l'écart, enveloppé d'une fumée blanche, et ses membres se passaient plutôt un joint odorant.

Deux jeunes hommes aidés d'une femme autochtone tentaient de fabriquer une douche de fortune. Un gros bidon de plastique, qu'on avait attaché solidement avec des cordes à une branche d'arbre, faisait office de réservoir. Un tuyau de caoutchouc servait à récolter l'eau et à la faire couler dans la douche, tandis qu'une vieille feuille de tôle se chargeait d'apporter une certaine intimité. Henri, qui avait assisté à la dernière étape de l'installation, leva les pouces en l'air en direction des trois individus pour leur signifier son admiration et souligner leur débrouillardise. Ils s'aspergeaient d'eau fraîche et riaient à gorge déployée tant ils étaient fiers de leur invention. Et non, ils ne connaissaient aucun Gillou.

Une femme d'un certain âge qui avait de la difficulté à marcher distribuait des dépliants à toutes les personnes qu'elle croisait. Henriquet en reçut un sans l'avoir demandé. Sur ce papier, on

rappelait qu'il fallait tenir bon. *Personne va arrivé à nous déloger de ci tot.* Il remarqua les fautes mais n'osa pas les signaler à la dame.

Partout où Henri s'était promené, on l'avait accueilli avec gentillesse, mais personne n'avait pu répondre à sa demande. Comme la distributrice de tracts le lui avait mentionné, des nouveaux, il en arrivait tous les jours. Bientôt, il n'y aurait plus de place. Est-ce qu'il savait que, depuis le début de la pandémie, le nombre de sans-abri avait doublé ? De trois mille qu'ils étaient il y a quelque temps, ils étaient passés au double. Elle était désolée pour lui, mais elle passerait le message aux autres. « Peut-être que quelqu'un le connaît, votre Gillou », avait-elle conclu.

Le vieil homme continua son chemin à travers ce camping improvisé. Un homme l'avertit que, s'il cherchait un emplacement où s'installer, il fallait attendre que quelqu'un quitte les lieux. Mais ça n'arrivait presque jamais.

Au milieu du campement, on avait installé une petite cuisine de fortune. L'espace était étroit ; un réchaud et un barbecue servaient à y préparer des repas. Un gros homme barbu faisait griller des hot-dogs. Une table de pique-nique avait été placée à proximité. Henri décida de s'y asseoir quelques instants ; son arthrose aux genoux venait de se réveiller et le faisait souffrir. Et puis, il y avait tout ce stress. Pas simple, ce long voyage vers la ville, alors qu'il n'y venait que rarement.

Un grand jeune homme à la crinière noire servait des cafés à ceux qui venaient de s'attabler. Henri allait le questionner, mais le jeune homme fut plus rapide que lui.

— Nouveau? lui demanda-t-il en lui tendant un gobelet.

Puis, observant Henri, il lui dit:

— C'est fou, vous me faites penser à mon grand-père...

— C'est parce que je suis ton grand-père, p'tit con! répondit le vieil homme du tac au tac.

— Pachou? Qu'est-ce que tu fais là?

— Ça serait plutôt à moi de te demander ce que tu fais ici!

D'un ton plus doux, il arriva au fait:

— Depuis quand tu vis ici, Gillou?

— Ah! Comme ça, c'est toi, le fameux Gillou! s'esclaffa un homme édenté, assis sur la même banquette qu'Henri. Ça fait une couple d'heures que ton vieux nous rabâche les oreilles avec ça: « Connaissez-vous Gillou? »

Puis il s'adressa à Henri.

— J'sais pas si c'est ton accent français, mais nous on connaît juste un Gilles, pis c'est lui.

— Votre Gilles, c'est mon Gillou! répliqua le vieil homme, pas peu fier. Et moi, je suis son Pachou.

— Un Pachou? C'est quoi, ça? demanda une femme à la voix rocailleuse assise en face.

— Dans ma famille, c'est comme ça qu'on appelle nos parents, et parfois nos grands-parents, expliqua Gilles. Machou et Pachou.

— C'est bizarre comme noms. Jamais entendu parler, dit la femme.

— C'est moitié basque, moitié béarnais. Ce sont les régions de France d'où je viens, le Pays basque et le Béarn sont voisins, précisa Henri.

— Eh ben ! Voir la tête de ma mère si je l'appelais d'même... Sont drôles, ces Basquais et ces Bernais ! conclut la femme.

Ni Henri ni Gilles ne rectifièrent les appellations. Ils se contentèrent de sourire.

— Pis toi, le jeune, insista la femme, comment ça se fait que tu parles pas pareil que ton vieux ?

— Moi, je suis né ici, répondit Gilles.

Lorsque l'édenté comprit que la femme ne lâcherait pas le morceau, puisqu'elle s'apprêtait déjà à poser une autre question, il entoura ses épaules de son bras et l'entraîna plus loin.

— Viens, Nicole. On va les laisser tranquilles, proposa-t-il. Y en a qui ont des affaires à se dire.

Henri lui sourit, reconnaissant.

Gilles s'installa en face de son grand-père. Il prit le temps de se servir un café, y ajouta du sucre et du lait. Il touilla sa boisson avant de prendre une gorgée.

— Comment t'as su que j'étais ici ? demanda-t-il à Henri.

— Je t'ai vu au journal télévisé il y a quelques jours, mon grand. Il y avait un reportage sur ce nouveau campement. Au début, je n'ai pas compris ce que tu faisais là. J'ai pensé que tu étais juste venu aider des potes. Puis, quand je t'ai entendu

dire au journaliste que c'était à cause de la pandémie... que tu t'étais retrouvé à la rue parce que tu avais à peu près tout perdu... Que t'avais dû déplacer ton abri, trois fois déjà... J'ai décidé de venir te chercher. L'hiver s'en vient, Gillou. T'es pas pour mourir gelé sous une tente. Ta mère ne me le pardonnerait jamais !

Gillou passa sa main dans sa crinière noire, embarrassé.

— J'aurais dû te donner des nouvelles plus tôt, je le sais. Mais tout est allé tellement vite... D'abord la job, ensuite l'appartement que je louais avec mon ami Nico...

Il s'inquiéta soudain.

— Les parents sont pas au courant, j'espère ?

Henri le rassura.

— Pour l'instant, ça se passe entre toi et moi. Mais je ne suis pas sûr qu'on va pouvoir cacher ça longtemps. Je t'amène avec moi, mon garçon. J'ai une p'tite maison, mais au moins, j'ai une chambre d'amis confortable, une douche pour toi tout seul, bien des livres et un réfrigérateur plein.

Et il ajouta avec un sourire en coin :

— Et un peu de travail, si le cœur t'en dit.

Gilles soupira. Ce programme ne lui disait rien qui vaille. Passe encore pour la chambre, la douche et le réfrigérateur bien garni. Mais les livres... Et surtout la campagne, les travaux de ferme... Il se demandait comment refuser l'offre de son grand-père sans le blesser.

— La campagne, pas sûr que c'est pour moi. J'ai toujours été un urbain heureux. C'est vraiment gentil, Pachou. Mais je suis correct comme ça. Je vais me débrouiller.

— Tu ne me feras pas croire que tu es heureux dans la rue ? Tu n'as plus rien. Plus de job, plus de maison. Plus d'auto...

— J'en ai jamais eu. J'en loue si j'en ai besoin, répliqua mollement Gilles. Je circule à vélo...

— Il est où, ton vélo ? demanda Henri.

Gilles soupira devant l'obstination du vieil homme.

— Je me le suis fait voler. Content, là ?

— Non ! Je ne suis pas content. Je sais que tu peux te débrouiller. À vingt-cinq ans, tu t'es montré responsable et déterminé jusqu'ici...

— Vingt-sept, Pachou.

— Quoi, vingt-sept ?

— J'ai eu vingt-sept ans en avril dernier.

— Vingt-sept ! Déjà ! Les années filent... Tu vois, j'ai raté deux de ces années-là. Faut plus que ça arrive. De nos jours, on ne peut plus se permettre ça. Surtout après ce qui vient de nous arriver et avec tout ce qui nous pend encore au bout du nez. Les choses ont changé, mon petit. Cette satanée pandémie a tué bien des gens, en a jeté autant à la rue, sans compter tous ceux devenus dépressifs et les couples qui se sont séparés...

Il s'informa du sort des copains de son petit-fils. Au dire de Gilles, certains s'en étaient sortis. Pas tous. Il y en avait deux qui avaient dû retourner

vivre chez leurs parents. D'autres avaient changé d'orientation professionnelle.

— Tu vois? Toi aussi, tu peux retourner dans ta famille. C'est pas parce que tes vieux sont retournés vivre en France que je ne vais pas tenter de te raisonner. Maintenant, plus que jamais, c'est moi ta famille, ici. Je peux prendre soin de toi.

Il hésita une seconde.

— Et toi de moi. J'ai de plus en plus souvent besoin de quelqu'un. Un peu d'aide, ça ne serait pas de trop.

Gilles l'affronta du regard.

— Depuis quand tu as besoin de quelqu'un, toi?

— Depuis que je suis devenu vieux. T'as pas entendu aux nouvelles? On n'a pas juste un âge vénérable, il paraît qu'on a un âge vulnérable. Je ne me sens pas vieux, mais je le suis devenu. À cause de la pandémie. Et j'ai surtout pas envie de finir mes jours dans leurs cages à poules où on meurt comme des mouches. Tu as vu ce qui est arrivé aux vieux des CHSLD? J'ai besoin d'aide si je ne veux pas qu'on me place dans un de ces mouiroirs. Parce que c'est ce qui risque de m'arriver si quelqu'un du CLSC s'en mêle. Un illuminé qui va décréter dans sa grande intelligence que je suis devenu un « serpuarien », comme vos gadgets électroniques qu'il faut recycler. Il va décider que je ne peux plus m'occuper de moi tout seul, que je suis invalide ou je ne sais quoi de semblable... Sait-on jamais ce qui peut germer dans la tête d'un fonctionnaire!

Henri regarda son Gillou dans les yeux et conclut, presque suppliant :

— Si ça arrive, y aura personne pour me protéger. Je préfère mourir que d'être placé. Et j'ai pas envie de voir un clown débarquer dans ma chambre avec ses ballons pour me remonter le moral. Pour ça, j'ai ma chienne.

Gilles prit la main de son grand-père. Ce dernier avait les yeux embués. Il s'essuya le nez du revers de sa manche.

— Tu pourrais être mon aidant surnaturel.

— On dit « aidant naturel », Pachou.

— Je sais, mais dans ton cas, ça serait un travail surnaturel... J'ai un méchant caractère, je bougonne plus souvent qu'à mon tour, je suis obstiné... Il m'arrive de péter...

Les larmes semblaient avoir disparu comme par magie et firent place à un grand éclat de rire.

Gilles eut un doute. Et si son grand-père lui faisait du chantage émotif ? Et si tout ce beau discours était truffé de mensonges pieux ? Il connaissait suffisamment son grand-père pour savoir qu'il avait plus d'un tour dans son sac. Malgré cela, il ne put s'empêcher de sourire devant la bonhomie de son Pachou. Ses yeux verts piqués d'étoiles dorées brillaient. Gilles savait pertinemment que ce vieil homme, pas vieux du tout au demeurant, ne lâcherait pas le morceau et qu'il irait au bout de sa démarche.

« C'est fou, vous me faites penser à mon grand-père...  
— C'est parce que je suis ton grand-père, p'tit con !  
— Pachou ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

Après l'avoir aperçu dans un campement au journal télévisé, Henri est venu chercher son Gillou, amoché par la pandémie. En désespoir de cause, Gilles, qui a perdu travail, logement et repères, suit le vieil homme dans sa petite ferme des Cantons-de-l'Est. Le citadin et voyageur dans l'âme est au départ très réticent à partager sa vie avec ce grand lecteur, philosophe à ses heures, qui n'a pas la langue dans sa poche et qui l'incite à promener ses chèvres.

Une histoire d'amour entre un homme et son petit-fils, qui prouve que la passation des savoirs existe encore. Celle d'un promeneur de chèvres qui découvrira que les plus grands voyages sont ceux qui nous mènent au bout de nous-même. Une histoire de cœur, lumineuse, qui se conjugue à la tendresse.



FRANCINE RUEL se consacre depuis plus de cinquante ans à l'écriture, au jeu et à l'enseignement. Elle a écrit pour la télévision, le théâtre, la chanson et le cinéma et a publié seize ouvrages, dont sa fameuse saga du bonheur, qui a été écoulee à près de 150 000 exemplaires. Véritable best-seller au Québec, son dernier livre, *Anna et l'enfant-vieillard*, s'est vendu à 58 000 exemplaires.

